

**LITTÉRATURE FRANÇAISE ET  
FRANCOPHONE DES XX<sup>E</sup> ET XXI<sup>E</sup> SIÈCLES /  
XX. SZÁZADI ÉS KORTÁRS FRANCIA ÉS  
FRANKOFÓN IRODALOM**

KRISZTINA KALÓ

**La forme épistolaire dans *Un homme heureux* (1921) de Jean Schlumberger**

Lorsque les critiques mentionnent le nom de Jean Schlumberger (1877-1968) ils parlent en premier lieu de son activité littéraire autour de la fondation de *La Nouvelle Revue Française*. En deuxième lieu, nous le rencontrons parmi les amis proches des figures importantes de l'époque, tels Gide, Martin du Gard, Copeau, Gallimard, Rivière et Paulhan. En tant qu'auteur, les critiques ne le considèrent qu'en troisième lieu, bien que l'ensemble de ses œuvres nées entre 1903 et 1968 ne soit pas seulement vaste et varié, mais mérite aussi notre attention par sa valeur esthétique. Ce qui pose peut-être un problème aux historiens littéraires réside dans le fait que Schlumberger – bien qu'il joue un rôle important dans la vie publique littéraire en France de 1910 jusqu'à sa mort – n'a appartenu en tant qu'auteur à aucune école ; son style ne permet de découvrir aucune influence des auteurs d'antan ou de son temps, il n'a jamais été un écrivain populaire et il s'est exercé de plus dans plusieurs genres avec des résultats fort inégaux. H. Clouard, par exemple, mésestime Schlumberger romancier en ne lui prêtant que l'étiquette d'un « faiseur de romans »<sup>1</sup>. M. Delcourt dit que Schlumberger est psychologue : il fouille l'âme humaine pour en découvrir les secrets<sup>2</sup>. M. Bruézière<sup>3</sup> et J.-P. Cap<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Henri Clouard, *Histoire de la littérature française, Du symbolisme à nos jours*, Paris, Albin Michel, 1947, p. 340.

<sup>2</sup> Marie Delcourt, *Jean Schlumberger. Essai critique*, Paris, Gallimard, 1945, p. 161.

s'expriment au sujet des romans de Schlumberger d'une façon très favorable. Dans les analyses de Cap nous pouvons voir que Schlumberger mériterait plus d'attention en tant que romancier, puisque nous trouvons dans ses œuvres des germes des originalités formelles que nous sommes prêts à apprécier d'une manière toute naturelle chez un Gide, un Martin du Gard ou un Mauriac. Nous pouvons présenter comme excuse à la postérité « ingrate » ce que dit P. Mercier : Schlumberger n'a pensé qu'avant sa disparition à faire un bilan en composant les *Rencontres* (1968), mélanges de notes et d'hommages<sup>5</sup>.

Schlumberger a toujours prêté une grande attention à trouver la meilleure forme et le meilleur ton pour transmettre son message. C'est une étape importante dans la carrière de Schlumberger quand peu avant la Grande Guerre – après des œuvres dramatiques en majorité – il découvre le roman, plus précisément la technique narrative à la première personne.

Nous pouvons considérer *Un homme heureux*<sup>6</sup> comme une sorte d'auto-analyse terminant une phase de vie. Blaise Eydieu, père de cinquante-cinq ans, ayant arrangé les affaires de la propriété de la famille, se réfugie pour un certain temps dans la solitude pour qu'il consacre enfin du temps avant son départ (ou peut-être sa disparition qu'il sent s'approcher), à faire ce qu'il tient pour le plus important mais qu'il ajournait toujours, ce dont il voudrait se soulager l'âme : s'ouvrir à son fils et s'exprimer dans une longue confession. Avant les trois cahiers de la confession dont le ton est pareil à celui des journaux intimes, nous pouvons lire la précision des circonstances et le but de l'écrit. Dans la confession se dessinent les événements du passé lointain qui s'oublie déjà. D'abord nous faisons connaissance avec les membres de la famille défunts qui ont fondé la propriété de la famille et la manufacture, puis nous apprenons les événements que le narrateur tient pour importants dans son enfance. Parmi ces derniers, un accent particulier est mis sur la longue liaison hors mariage du père

---

<sup>3</sup> Maurice Bruezière, *Histoire descriptive de la littérature contemporaine*, Paris, Berger-Levrault, 1976, p. 217-218.

<sup>4</sup> Jean-Pierre Cap, *Technique et thèmes dans l'œuvre romanesque de Jean Schlumberger*, Genève, Perret-Gentil, 1971.

<sup>5</sup> Cf. l'avertissement de Pascal Mercier à Jean Schlumberger, *Notes sur la vie littéraire 1902-1968*, Paris, Gallimard, 1999.

<sup>6</sup> Jean Schlumberger, *Un homme heureux*, Paris, Gallimard, Édition de la N.R.F., 1924.

du destinataire, grand-père du destinataire, avec M<sup>me</sup> Sagune. Complètement opposé à cela, le destinataire parle de son propre mariage heureux avec Lucile et la naissance de leurs trois enfants. Blaise Eydiu ne commence qu'après cela à écrire sur le vrai sujet de sa confession : la période où, poussé par une inexplicable force intérieure, il a quitté sa famille pour une longue période et est parti pour un voyage d'aventures, pour enfin retourner chez eux. Le prétexte pour ce voyage sur le continent américain est de rechercher Charles, le fils disparu de M<sup>me</sup> Sangune. Blaise Eydiu écrit de manière touchante et avec beaucoup de nostalgie sur leur bonheur quand il est question de Lucile, la mère du destinataire déjà disparue. Il parle de la même façon de ses deux autres enfants, Tiénet et Lillette. Les réminiscences de son enfance, de l'adultère de son père, de l'éloignement qui en découle et de sa nouvelle rencontre avec lui s'insèrent l'un après l'autre dans la narration, qui est sûrement destinée à être un héritage spirituel. Dans *un Homme heureux*, le lecteur devient peu à peu le témoin des réflexions, observations, souvenirs, expériences, espoirs et regrets qui se transposent de la vie personnelle de Schlumberger sur le plan de la fiction. L'auteur se souvient de cela dans les commentaires qu'il a écrits avant l'édition définitive :

Il n'y a pas à chercher l'inspiration de ce récit [*Un Homme heureux*] hors de mon expérience personnelle, bien que les faits y soient de pure invention et symbolisent en deux temps (départ du foyer et retour) la laborieuse conquête d'un équilibre entre le besoin de liberté et la fidélité aux affections<sup>7</sup>.

Le sujet de l'autoanalyse exige un choix lucide de la forme, du point de vue et du ton. À la lecture des notes du journal et de la correspondance de Schlumberger nous pouvons retracer le long procédé au cours duquel la technique s'est forgée. Comme il s'agit d'un sujet personnel, Schlumberger a exclu la pure fiction. Il a cherché un moyen qui offrirait la possibilité de télescoper le personnage de l'auteur et celui du narrateur, afin qu'il puisse présenter la vie intérieure du narrateur. Schlumberger a découvert que la forme la plus convenable à son sujet serait la narration à la première personne du singulier :

Ce n'est qu'à la première personne, lentement, avec des regards sur le passé, des élans de regret et de tendresse, que je pouvais établir le bilan d'une vie imaginaire, construite sur quelques assises fournies par la mienne, mais prolongée bien au-

---

<sup>7</sup> *Œuvres de Jean Schlumberger*, t.2., 1913-1922, Paris, Gallimard, 1958, p. 71.

delà de l'âge que j'avais moi-même, jusqu'aux abords de la vieillesse. Ce récit ne devait être ni une apologie ni une confession, mais une confidence. J'eus le sentiment de tenir mon livre le jour où l'idée me vint que c'est à son fils que le narrateur devait en quelque sorte rendre ses comptes et léguer ce qui valait la peine d'être conservé de son expérience<sup>8</sup>.

Il est à noter que l'ensemble de la confession possède plusieurs indices formels de la lettre. Par exemple, au début du roman et du troisième chapitre, nous trouvons l'indication du lieu et de la date de l'écriture ; quoiqu'il n'y ait pas d'apostrophe, il devient évident dans le premier paragraphe que le destinataire est « mon bien cher fils » ; les paragraphes qui précèdent le premier cahier éclairent où, dans quelles circonstances et à quelle fin le père a pris la plume, faisant plusieurs allusions au fait de faire parvenir ce qu'il est en train d'écrire à son fils par la poste. À la fin de sa confession, il prend congé par une formule de politesse, ce qui n'est pas étranger aux lettres non plus et il signe son écrit. Cependant, nous ne pouvons pas dire que c'est une lettre. Mais à l'encontre de l'avis de Jean-Pierre Cap, la catégorie du roman épistolaire ne peut pas être exclue à cause de la longueur, d'une part parce que, au cours de la narration, le père ne fait pas mention qu'il écrive une lettre (il l'appelle tantôt « récit » tantôt « confession »), de l'autre, dans le deuxième paragraphe, il accentue sur le fait qu'il voudrait parler de ce dont il lui était impossible de parler jusqu'alors dans une lettre :

Je voudrais écrire longuement, ou plutôt je voudrais causer avec toi de ce que, précisément, on omet d'aborder dans les lettres, fautes de loisirs, faute d'être en humeur d'épanchement et parce que trop de soucis immédiats nous absorbent<sup>9</sup>.

Quoique ce roman ne prenne pas la forme d'une lettre proprement dite, les lettres ou plus précisément les extraits de lettres insérées dans la confession méritent tout de même notre attention. Dans le roman se trouvent quatre lettres citées fidèlement et une autre dont le message est relaté. De plus, il y a une phrase de la plume du père de Blaise qui se répète maintes fois pour conclure des lettres, le début du testament de Lucile et de nombreux allusions aux correspondances entre Blaise et Louis, entre le père de Blaise et M<sup>me</sup> Sagune et entre Blaise et Lucile. Le père ne cache point son but de faire connaître à son fils la famille dont

---

<sup>8</sup> *Œuvres de Jean Schlumberger*, t.2, p. 72.

<sup>9</sup> *Un homme heureux*, p. 7.

il est issu, et de lui faire comprendre tous les événements qu'il a vécus dans son enfance – la longue absence de son père, par exemple – mais dont les vrais motifs lui restaient cachés. La base de ce rapport entre père et fils est la sincérité. Blaise Eydiou dit qu'il ne ressent pas de culpabilité. Il ne s'excuse ni n'embellit le passé. Au lieu de ses propres paroles, il a recouru cinq fois à des documents anciens pour les citer fidèlement. Plus tard, il raconte le contenu d'une lettre. Les lettres ou les extraits de lettres surgissent aux moments de la rétrospection où le fils ne peut pas du tout connaître les événements, ou ne peut en connaître que quelques détails. Pourtant, connaître les détails lui est indispensable pour qu'il comprenne l'événement. C'est la raison pour laquelle nous pouvons lire la lettre de Lucile, future mère du fils, dans laquelle elle est apeurée par l'intention de mariage du narrateur, déclarée peu de temps auparavant. Vers la fin de la confession Blaise considère qu'il est important de citer mot pour mot les deux premières phrases du testament de Lucile, selon lesquelles Lucile se sentait heureuse dans leur mariage : « *Rendez à votre père le bonheur qu'il m'a donné. Il m'a fait, dans sa vie, une part aussi large que le peut un homme...* »<sup>10</sup>

Les deux lettres suivantes apparaissent à propos d'un autre événement important, toujours antérieure à la naissance du fils. Il s'agit des lettres que le père de Blaise a reçues dans son lit de malade chez sa maîtresse, M<sup>me</sup> Sagune. À cause de l'état du malade, Blaise lui a lu ces deux lettres. À propos des lettres, Blaise et son père parlaient de cette liaison qui passait jusqu'alors sous silence. Dans la lettre M<sup>me</sup> Sagune demande son aide pour retrouver Charles, son fils en fuite. Grâce à quelques détails, Blaise se rend compte combien la femme qu'il ne connaît pas est importante aux yeux de son père, ainsi que le fils dont il a reçu l'amour et le respect filial que lui-même, fils de sang, lui a toujours refusé de rendre. Blaise comprend alors son père à tel point qu'il part pour Paris à la place de son père pour régler l'affaire. L'histoire de la connaissance de Blaise et M<sup>me</sup> Sagune commence par là ; puis celle de la recherche de Charles, ce qui servira plus tard de motif au narrateur pour quitter son foyer et sa famille. Néanmoins, le vrai motif du départ est la tension intérieure qui envahit subitement Blaise. Lui non plus ne comprend pas en quoi cela consiste et se force à lutter contre cette tension jusqu'à ce qu'il ne retrouve des cartes géographiques (preuves de projets

---

<sup>10</sup> *Un homme heureux*, p. 155.

de voyage), cachées dans la bibliothèque du père de Blaise, ce qui lui fait comprendre que son père a éprouvé le même sentiment dans sa jeunesse. Mais sa mère a interdit à son père d'en parler à Blaise de peur que son fils éprouve la même « folie ». Depuis la découverte des cartes un amalgame de compréhension et de confiance s'est établi entre Blaise et son père. Il est donc facile de comprendre pourquoi Blaise demande à son père d'expliquer à sa famille la raison pour laquelle il ne voulait pas retourner pendant un certain temps chez les siens. Le père de Blaise conserve les lignes touchantes de son fils dans son portefeuille (c'est pourquoi elles retombent de nouveau dans les mains de Blaise), car ces lignes témoignent du rapport père-fils auquel le père de Blaise avait toujours aspiré, rapport que Blaise essaie d'ailleurs d'établir entre lui et son fils :

Pendant au moins quinze ans, j'ai mis tout mon amour-propre à me passer de toi, et maintenant que je devrais te relayer, je te laisse la charge de tout mon travail et je me suspends à ton cou comme un petit enfant qui est fatigué avant la fin de la promenade<sup>11</sup>.

La lettre suivante relate l'événement tragique dont le destinataire peut avoir de vagues souvenirs, mais qu'il ne pouvait certainement pas comprendre à cause de son jeune âge. Lucile a écrit à son mari au chevet de Tiénet malade, frère du destinataire. Malheureusement la lettre n'est parvenue à Blaise que cinq mois plus tard. Lucile y raconte qu'ils luttent pour la vie du petit garçon, elle est mortellement fatiguée, elle aurait besoin de la présence apaisante de Blaise. Au dire du narrateur, plusieurs lettres ont été écrites, mais il n'a reçu ni celles qui sont antérieures ni les lettres ultérieures. Ayant lu la lettre, Blaise se souvient du petit Tiénet, repart tout de suite à la maison, mais étant arrivé dans le cimetière il trouve de fraîches fleurs et dans l'obscurité il épelle de ses doigts avec terreur, sur la pierre du tombeau, le nom d'Étienne-Louis-Richard Eydieu. Blaise retrouve son foyer avec amertume et pourtant une certaine sérénité. Il a derrière lui un voyage plein d'expériences et de leçons, il se retrouve parmi ceux qu'il aime et il ne se rend compte que plus tard des événements que Lucile avait traversés.

Le dernier extrait de lettre porte la signature de M<sup>me</sup> Sagune. Lors de sa maladie, elle écrit un court billet à Lucile dans lequel elle dit enfin ce qu'elle a

---

<sup>11</sup> *Un homme heureux*, p. 111.

toujours voulu dire, à savoir qu'elle ne voulait faire aucun mal à la famille, jurant qu'elle n'avait jamais incité Blaise à aller chercher Charles.

Nous pouvons donc voir que Schlumberger a recours à la technique d'insertion de lettres au moment où il veut soutenir, prouver et éclaircir la confession du narrateur de documents authentiques, ou bien quand il veut compléter, éventuellement remplacer la narration à la première personne d'une autre narration à la troisième personne. Ces changements d'optique rendent le roman plus riche, plus nuancé pour le lecteur, ils contribuent sans doute au ton confidentiel et témoignent de l'intention sans faille d'analyse psychologique de l'auteur.

---

KRISZTINA KALÓ

École Supérieure Károly Eszterházy, Eger  
Courriel : kriszta\_kalo@hotmail.com